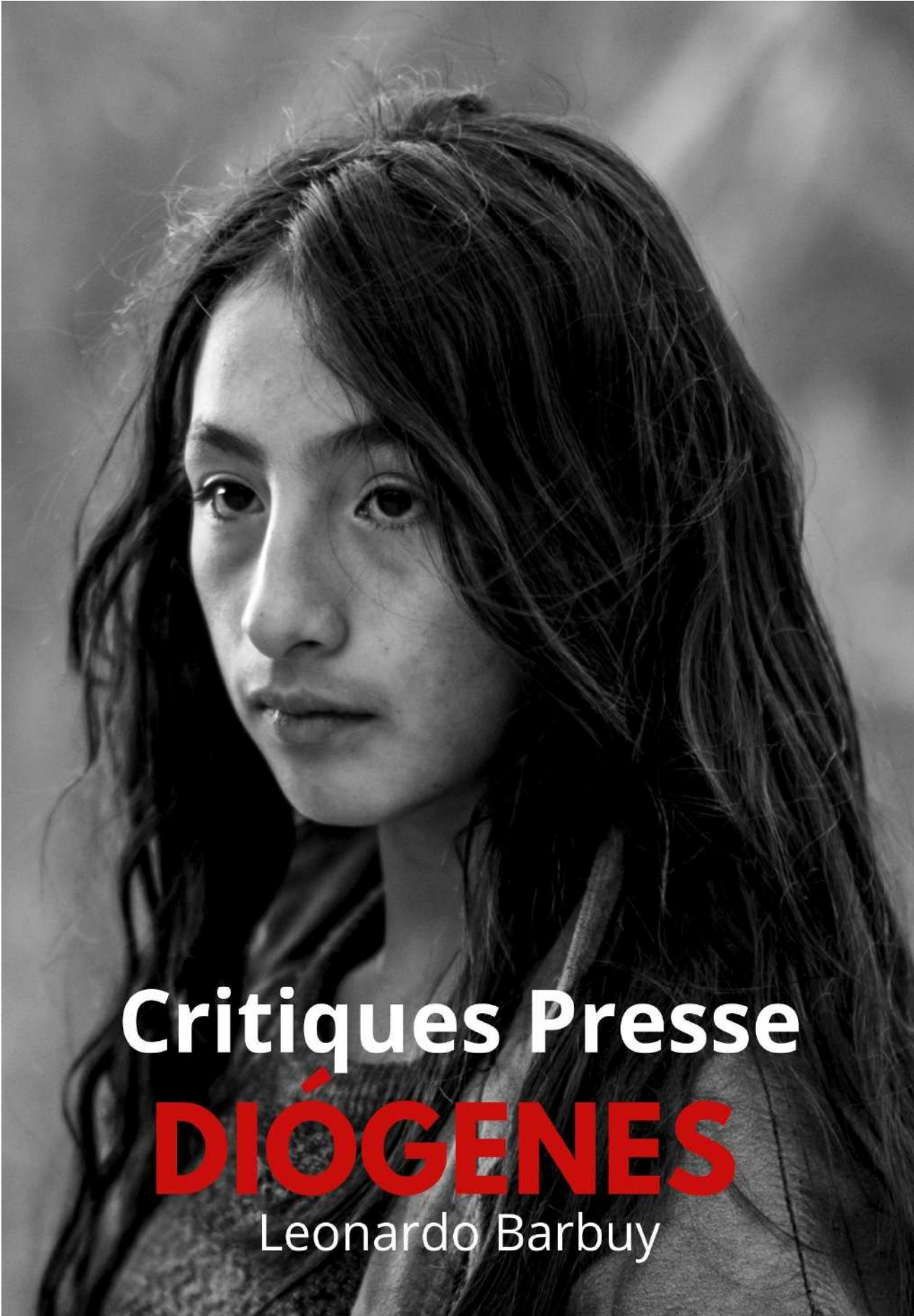




Critiques Presse

DIÓGENES

Leonardo Barbuy



Diógenes, Péruvien, de Leonardo Barbuy La Torre, avec Gisela Yupa, Cleiner Yupa, Jorge Pomanchari

Au cœur du monde andin quechua, un père s'affranchit de la vie en société. Maudit ou cynique comme Diogène de Sinope, il impose à ses enfants un isolement extrême et initiatique. Difficile de ne pas penser à Béla Carr ou Lav Diaz devant le noir et blanc naturaliste-onirique qui grave les êtres humains et les chiens dans des paysages résonnant des histoires que l'on se transmet. On se souvient de l'Amaru, le serpent mythique, on regarde les panneaux peints traditionnels qui évoquent curieusement des pellicules de cinéma. Un clavecin cristallin jalonne le gros lumineux ou anthracite que confectionne le photographe Musuk Nolte. Aux antipodes de toute idéalisation, la marginalité a le goût de la terre aride, ou brûlée. Diogène cherchait en vain des hommes dans la cité; au désert austère, on rencontre la nudité de la vie.

Nicolas Geneix

n°757, mars 2024,

Diógenes (Diógenes)

de Leonardo Barbuy

Diógenes exprime, presque sans un mot, la richesse de la culture andine. Par l'intermédiaire d'une myriade d'indices et de petites touches disséminées dans le plan, Leonardo Barbuy réalise une œuvre aussi sensible que fragile, qui ne ressemble à aucune autre.



★★★ Les premières images de *Diógenes* peuvent être trompeuses : situées au cœur des Andes péruviennes, elles pourraient laisser envisager une chronique naturaliste portant sur une famille de la région... Or, le réalisateur, Leonardo Barbuy, développe plus volontiers un projet au mysticisme indéniable, dont la photographie en noir et blanc est l'élément distinctif le plus évident. Comme dans le film bolivien *Utama*, sorti en France en 2022, c'est dans un certain réalisme magique que baigne l'intrigue, supposant une épaisse part de mystère. Le film est le fruit de sept années de travail, dont cinq en immersion avec les trois protagonistes du film - en l'occurrence, un père et ses deux jeunes enfants. On ne sait rien d'eux, leurs noms intervenant tardivement dans le récit, et leur passé se fondant dans des plans splendides qui magnifient les légendes et le folklore andins. Barbuy parsème son récit de moments poétiques, dans lesquels la musique revêt autant d'importance que certains détails du récit - comme le fait de voir ici brûler ensemble corps et végétation, dans une célébration de la vie au-delà de la mort physique. Cette composition délicate, qui est le grand atout du film, en constitue aussi, par endroits, la limite ; en effet, la narration est à ce point avare en explications - laissant une place considérable au spectateur, invité à tout interpréter par lui-même - qu'elle peut en devenir fragile. Cet art du non-dit, typiquement sud-américain, brille par sa mise en scène inspirée - la caméra optant pour des angles parfois insolites, préférant ainsi filmer des chevilles plutôt que des visages -, contribuant à faire basculer le film dans une cosmogonie qui lui est propre, loin de toute lourdeur, et dans une grâce impressionnante. **F.B.**

DRAME
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Gisela Yupa (Sabina), Cleiner Yupa (Santiago), Jorge Pomanchari (Diógenes).

Scénario : Leonardo Barbuy **Images :** Mateo Guzmán **Montage :** Juan Cañola **Musique :** Leonardo Barbuy **Son :** Omar Pareja, Alejandro Wangeman et Mikael Kandelman **Costumes :** Andrea Martollet Quintana **Effets visuels :** Rafael Polar **Production :** Mosaico **Coproduction :** Dublin Films et La Selva Cine **Producteur :** Illari Orcottoma **Coproducteurs :** David Hurst et Mirlanda Torres **Distributeur :** Bobine Films.

80 minutes. Pérou - France - Colombie, 2022
Sortie France : 13 mars 2024

◆ RÉSUMÉ

Dans un village andin, un homme vend de petits objets qu'il fabrique lui-même. Soudain, un coup de feu retentit ; les enfants de l'homme rampent sur le sol, fuyant le marché pour se mettre à couvert. Ils regagnent leur maison perdue dans la montagne. Le père, Diógenes, raconte la légende d'Amaru, esprit de la montagne qui au printemps agit sur la nature. Il défend à sa fille, Sabina, de le suivre au village, car il craint pour sa sécurité. À son retour, il vomit du sang à l'orée de la maison, puis le cache en le couvrant de terre, pour que ses enfants ne le voient pas. La nuit venue, Sabina le voit se comporter étrangement auprès d'un feu. Au matin il gît, inerte, dans son lit.

SUITE... Sabina raconte à Santiago, son fils, l'histoire des deux soleils pour l'aider à dormir. À son réveil, le petit garçon a disparu. En secourant son père, Sabina se rend compte qu'il est mort. Tombée au sol, elle regarde la fresque peinte par Diógenes et qui les représente dans ses bras, et en fuite. Elle retrouve Santiago au bord d'un gouffre, indemne. Les enfants déposent la dépouille de leur père dans un trou, puis le couvrent de branchages auxquels ils mettent le feu. La communauté voisine célèbre le décès avec des chants, et un arbre auquel on met le feu. Sabina descend au village pour vendre les tablettes peintes de son père. La femme qui tient la boutique lui dit qu'elle a bien connu sa mère, Maria, et que Diógenes est maudit. Sabina raconte sa découverte à Santiago.

Visa d'exploitation : 157204. Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby SRD.

Pierre Barbancey, le 12 mars 2024, Diógenes de Leonardo Barbuy La Torre, Critique

Il faut sacrément grimper et emprunter des sentiers escarpés pour trouver la cabane de ce père qui élève seul ses deux enfants, loin de la cruauté des hommes et du théâtre sanguinaire que connaît le Pérou. Et s'installer dans un film hors du commun.



On est saisi par la qualité de la photographie en équilibre entre fiction et documentaire et au crescendo angoissant. Le format carré convient très bien à cette légende, tournée en noir et blanc. La lumière naturelle ou la lueur d'une lampe à pétrole accentuent le contraste ombre et lumière, soleil et obscurité.

Les plans fixes sur des visages sont graves, tout comme sur la nature puissante et sauvage. Le vent tourne, ce qui n'augure rien de bon. Comme si les armes de ces beaux reliefs montagneux étaient levées contre la barbarie d'une guerre sanglante. Celle qui oppose la sulfureuse armée péruvienne à la guérilla maoïste du Sentier lumineux.

Deux enfants cousins germains dans la vraie vie :

Jorge Pomacanchari interprète le père avec une profondeur et une dureté étonnantes. Son petit garçon, Santiago (Cleiner Yupa), joue à arracher les pattes de scarabées, grimpe aux arbres ou sur les promontoires rocheux semblables à des sentinelles. Sabina (Gisela Yupa), la sœur aînée, partage son temps entre tâches ménagères et jeux avec son petit frère, à qui elle chuchote des histoires de monstres. Une belle complicité entre les deux, cousins germains dans la vraie vie.

La jeune fille aimerait accompagner son père lorsqu'il doit se rendre au village. Pour nourrir la famille, il troque ses « tablas » (des œuvres peintes sur de l'écorce d'agave qui racontent la mémoire) contre des produits de première nécessité. Le père refusera que sa fille l'accompagne car *« ce sont des loups, tu es un agneau et moi un vieux chien »*.

Le village est très peu présent mais on sent son destin funeste. Une scène le suggère lors d'une cérémonie qui rassemble la communauté vêtue de ses somptueux costumes qu'on imagine aux couleurs vives malgré le noir et blanc. Un film comme une perle venue du pays andin.

VOIR LIRE

Thomas Boniciel, le 11 mars 2024, Diógenes - Leonardo Barbuy La Torre

Diógenes découle d'une démarche dont la pertinence est incontestable. Le film, tourné in situ en quechua et directement avec les représentants de la communauté de Sarhua, dans la région Ayacucho au Pérou, se fait immédiatement témoin d'une culture dont on parie qu'elle est inconnue à la plupart des spectateurs. Sans tomber pour autant dans un regard paternaliste qui aurait consisté à filmer ce



peuple pour s'étonner de ses coutumes, ou s'apitoyer d'un éventuel risque d'en perdre la sève, on retrouve plutôt dans Diógenes un véritable amour de montrer les gestes, les habitudes, les manières des habitants de Sarhua. Son processus de fabrication témoigne d'une modestie louable de la part de la production et du réalisateur Leonardo Barbuy La Torre. Tout d'abord, l'équipe de tournage se déplace jusque chez eux, et adapte la logistique à la réalité de la communauté dont elle entend restituer la richesse. Comme le précise Illari Orccottoma, à la production, le tournage fut une occasion de faire participer à chaque étape du processus de création les membres de la communauté de Sarhua (gardons toutefois à l'esprit qu'il serait fâcheux de dire le contraire en pleine promotion). Le scénario, initialement rédigé en espagnol, est parfaitement assimilé par tout le monde, les acteurs, notamment les deux jeunes protagonistes, étant bilingues. La démarche, en soi, prouve et dévoile la richesse du Pérou, où chacun sera surpris d'apprendre que le quechua représente la langue de trois millions et demi d'habitants.

Cette sincérité de l'approche se retrouve à l'écran, et l'atmosphère éthérée que Barbuy La Torre installe, planante et plaisante, fonctionne à plein. Bien aidé par une photographie délicate restituant avec élégance l'ascétisme de son personnage principal, il prend le temps de développer avec maîtrise de longs et envoûtants panoramiques, dont un, magnifique, qui sert de pivot au cœur du film et permet de basculer de point de vue : la deuxième partie du film adoptera celui de la jeune Sabina. Si ce tournant intervient sans doute trop tard, la première demi-heure n'étant guère accueillante pour un public novice, le film gagne notre attention en distinguant chez ses protagonistes un rapport à la mort assez différent des habitudes proposées sur grand écran à longueur d'année. Le penchant du film pour la métaphore, notamment celle du passage par le feu comme porte vers la mort, qui se rappelle à notre souvenir tout au long de la projection de manière parfois subliminale, ajoute à sa chaleur enveloppante malgré ses quelques dérives esthétisantes. Il ne faut toutefois pas s'y tromper : cette chaleur ne se laisse sentir qu'au prix d'un véritable effort d'immersion, dans la plus pure tradition d'un cinéma dont on peut dire qu'il nécessite un ticket d'entrée, au tarif assez salé.

Critique : Diógenes

Par Jean-Jacques Corrio

6 mars 2024



Si, pour qu'un film vous plaise, il est indispensable qu'il déborde d'actions trépidantes, n'allez surtout pas voir ce film. Par contre, si vous avez l'esprit curieux, si vous êtes sensible à la beauté des images, si une certaine lenteur dans le déroulé du film ne vous indispose pas dans la mesure où vous sentez qu'elle s'imposait pour respecter son propos, n'hésitez surtout pas à aller voir *Diógenes*, un film péruvien qui a déjà glané de nombreux prix dans un certain nombre de festivals. Ce premier film du péruvien Leonardo Barbuy La Torre nous conduit auprès de *Diógenes*, un peintre spécialisé dans la réalisation de « *tablas de Sarhua* » et qui vit retiré du monde, dans un cabanon sans confort en pleine nature, avec ses deux enfants, Sabina et Santiago. Richesse artistique de la région de d'Ayacucho, à 350 kilomètres au sud-est de Lima, ces tablettes sont des œuvres peintes sur des planches de bois et qui racontent la vie de la communauté, relatant aussi bien la vie ordinaire que des faits extraordinaires. Ces tablettes, *Diógenes* va les échanger dans le village le plus proche contre des produits de première nécessité.

Les inrocks

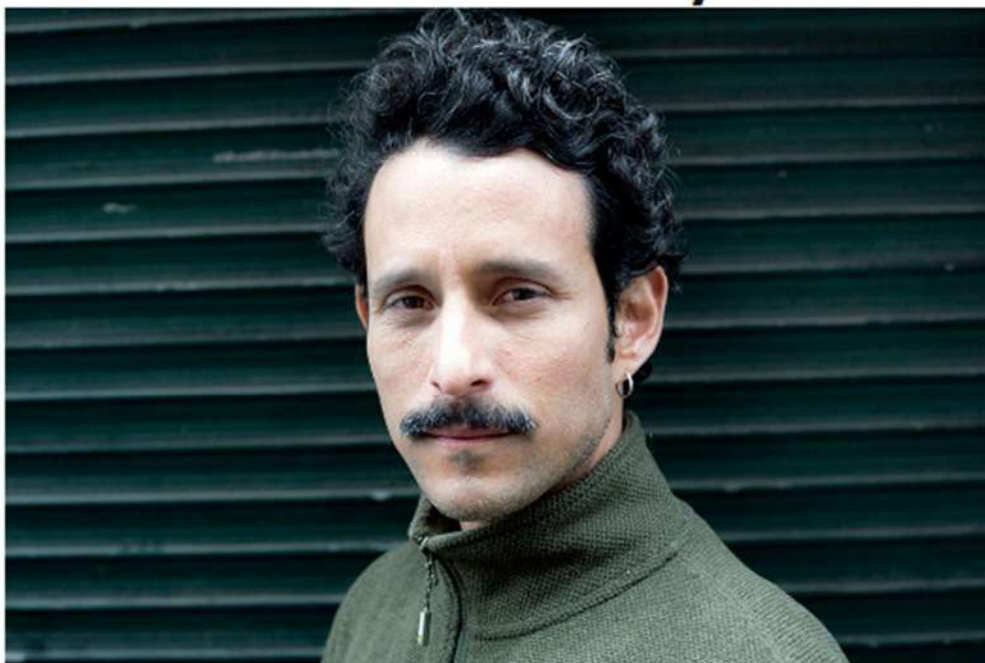
Mercredi 13 mars 2024

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

leonardo barbuy



Ancien pianiste de jazz, Leonardo Barbuy s'est tourné vers le cinéma et voici son premier long-métrage dans lequel il revisite le mythe de Diogène, transposé dans les Andes, au Pérou, son pays. Avec *Diogenes*, sur les écrans ce 13 mars, il filme un père et ses deux enfants isolés des humains dans un magnifique noir et blanc et avec des acteurs non professionnels époustouffants qui parlent le quechua dont le père, Jorge Pomacanchari, qui a accompagné toute la fabrication jusqu'à changer les dialogues espagnols pour restituer sa manière de parler à ses enfants. Ma-gni-fi-que !



- ***Diógenes* De Leonardo Barbuy- Avec Gisela Yupa, Jorge Pomacanchari, Cleiner Yupa...**

Au beau milieu des Andes péruviennes, Sabina (Gisela Yupa Chuchón) et Santiago (Cleiner Yupa Yupa Palomino) sont deux enfants élevés dans un isolement total par leur père, Diógenes (Jorge Pomacanchari Canchari). Un beau jour, la routine de la cellule familiale est violemment bouleversée, amenant la jeune Sabina à se confronter à son passé et à sa culture...

Il y a des films d'une beauté à couper le souffle, dont les plans se contemplent comme des photographies. On pourrait rester des heures devant, à scruter le moindre détail. *Diógenes*, premier long-métrage du cinéaste péruvien Leonardo Barbuy La Torre, appartient à cette catégorie de longs-métrages, il faut bien le dire, assez rares. Contemplatif, esthétique et puissant sur de nombreux aspects, le film séduit par sa radicalité et ses belles propositions cinématographiques. Bluffant.

Recommandation : 4 cœurs

ANTOINE LE FUR

Le 13 mars 2024

Diógenes : À la croisée du mythe et de l'esthétique monochromatique

Luca Moreira · 11 mars 2024

Barbuy La Torre présente rapidement la figure paternelle comme la seule force tangible dans un environnement hostile et solitaire. Il refuse d'être accompagné par sa fille en ville pour vendre les Tablas de Sarhua (des tablettes artisanales traditionnelles péruviennes qu'il peint), sous prétexte qu'elle n'est pas prête à affronter le comportement des gens en ville. Il propose également des reconstitutions de portraits photo en costumes typiques, son regard presque caméra transperçant l'écran. Ces actions dévalorisent l'image de l'enfant et suggèrent qu'elle n'est pas préparée à vivre seule dans cet environnement.

Par la suite, le réalisateur péruvien renverse cette dynamique en réduisant la vitalité du père. Celui-ci tombe malade, crachant du sang noir en cohérence avec la monochromie, et devient insignifiant dans le vaste décor montagneux, réduit à une simple figure humaine. Les plans rapprochés de son visage soulignent les traces du temps qui passe. En parallèle, la vitalité de la jeunesse est mise en avant, notamment à travers les actions du petit garçon, qui arrache méthodiquement les membres d'un insecte et grimpe aux arbres, symbolisant ainsi un pouvoir sur la vie et la mort. La mise en scène joue également avec la lumière, renforçant le choix du noir et blanc : la fille tresse ses cheveux sous les seuls rayons de soleil de la pièce, ou quand elle domine la caméra par sa présence dans l'encadrement de la porte, en contre-plongée et en contre-jour, marquée par l'ombre mais baignée dans la lumière.

Le moment critique survient lorsque le père tombe gravement malade, conscient de sa propre mort imminente. Il organise un rituel autour d'un feu, traversant la lumière nue avant de s'enfoncer dans l'obscurité de la nuit. Au matin suivant, il gît inanimé sur son lit, dans l'ombre de la pièce. Une fois de plus, sa fille le découvre dans l'embrasure de la porte, éclairée par une lumière contrastée d'une beauté saisissante. À son tour, elle s'enfonce progressivement dans l'ombre pour se rapprocher de lui, perdant peu à peu la lumière que lui offrait le soleil. Ce moment marque un changement de responsabilité pour elle, l'aînée de la famille, dont la mère semble avoir été assassinée selon les Tablas du père, représentation historique de la famille comme de la société péruvienne. Elle décide alors de se confronter à la ville et de s'ouvrir à une culture qu'elle avait jusqu'alors peu explorée.

ABUS DE CINÉ

« Un sublime noir et blanc, pour une histoire familiale sombre et poétique »



Le film s'ouvre sur un plan intrigant sur un chemin, en forêt. En se rapprochant, la caméra permet de distinguer, sous quelques branchages, la gueule d'un chien, que deux paires de pieds viennent ensuite enterrer sous plus de bois, mettant feu au monticule ainsi créé. C'est sans doute comme cela que dans cette partie des Andes péruviennes, où vivent isolés deux enfants (Sabina, adolescente et Santiago, encore enfant) avec leur père Diogenes, peintre sur bois, que l'on enterre discrètement non seulement les animaux, mais aussi les victimes de la guerre civile, du fait des affrontements de l'armée ou du sentier lumineux. Une scène autour d'indigènes habillés richement, viendra ensuite rapidement, avec son ralenti suggérant qu'il s'agit d'un souvenir, sur fond de coups de feus, nous suggérer le sort de la mère, une femme étant tirée au sol par les cheveux. C'est dans cette suggestion d'un destin tragique pour cette famille, que la suite du métrage va naviguer entre aspects quotidiens, filmés à la manière d'un documentaire, et contes oraux qui convoquent des figures surnaturelles.

Dans le moindre détail, le quotidien de pauvreté où le troc d'artisanat contre de la nourriture ou des produits de première nécessité, est scruté, le noir et blanc et les contre-jours permettant de magnifier la simplicité de ces moments : des volutes de fumée autour d'une marmite bouillante, le jeu du fils avec des insectes, la toilette avec une bassine d'eau claire... Au fil d'un récit qui va confronter les deux enfants au passé de leur famille et aux raisons de leur isolement, c'est aussi la tradition de la transmission orale qui trouve ici une place, avec une certaine poésie, au travers des histoires que le père chuchote à sa fille sur un monstre plein d'eau qui détruit tout, et dont la fille semble s'emparer, chuchotant à son tour à son petit frère à propos de deux soleils qui auraient tout brûlé sauf l'eau, et l'or et l'argent cachés. Une histoire cruelle, d'où émerge par quelques plans sur les dessins sur les tablettes laissées par le père, le destin de cette famille, au père supposé maudit, considéré de manière parabolique comme un chien entouré de loups.

Olivier Bachelard

Le Club de Mediapart

Participez au débat



Cédric Lépine

Abonné-e de Mediapart

Billet publié dans

ÉDITION
Cinéma d'Amérique latine... et
plus encore
Suivi par 291 abonnés

BILLET DE CLUB 12 MARS 2024

Entretien avec Leonardo Barbuy La Torre pour son film "Diógenes"

Leonardo Barbuy La Torre vient présenter ce mardi 12 mars 2024 son film "Diógenes" au cinéma L'Estran de Marennes dans le cadre de la 7e édition du festival Regard sur le cinéma d'Amérique latine, avant la sortie nationale du film en France le mercredi 13 mars 2024.

[S'inscrire ce soir à notre Assemblée](#)



Leonardo Barbuy La Torre © D2

Cédric Lépine : Pourquoi avoir décidé de laisser le contexte de la violence du pays en hors champ même si l'on peut reconnaître dans les dessins des Tablas de Sarhua la menace des membres du Sentier Lumineux ? En outre, le film est dédié aux disparus.

Leonardo Barbuy La Torre : Le film possède une profondeur importante en ce qui concerne la période qui succède à la violence. Toutes ces couches de lecture du film qui se présentent à partir du père nous rendent compte de toutes ces perturbations

émotionnelles et psychologiques qui restent après la période de la violence. Le corps national est depuis ce temps-là fracturé en raison de la continuité de la discrimination et de l'abus du pouvoir. Une fois le scénario écrit, j'étais attentif à conserver dans le film la mémoire de la violence.

Le film cherche à montrer le reflet d'une époque pour commencer à réfléchir à partir de celle-ci. On m'a fait remarquer que le drapeau qui apparaît dans le film ne présente aucun signe et cela n'est pas anodin. Cela rappelle que durant le terrorisme des années 1980 et 1990, au sein des communautés rurales comme celle où nous avons tourné, une personne pouvait être exécutée sans que personne ne sache si l'assassinat avait été commis par un membre de l'armée gouvernementale, du Sentier Lumineux, du MRTA (Mouvement révolutionnaire Túpac Amaru), de la communauté... Le processus de la violence et ses responsables sont très complexes.

C. L. : Peut-on voir le film comme une tentative pour toute une communauté de réaliser son deuil ?

L. B. : Le film ne cherche pas à trouver une sortie possible du drame mais plutôt d'envisager la jeune Sabina comme la possibilité d'un futur. Le film est un lieu qui permet de voir nos morts et notre passé. Il s'agit ainsi d'affronter la réalité des disparitions. Ainsi, le futur ne peut être envisagé qu'à condition de ne pas nier tout cet héritage. Les différentes lectures du film sont autant de possibilités de s'approprier le récit par ses interprétations, que celles-ci soient historiques, sociales ou du point de vue de la jeune fille.



Diógenes de Leonardo Barbuy La Torre © D2/Arte Films

C. L. : Pourquoi avoir décidé de commencer l'histoire avec le père pour la prolonger ensuite avec la fille ?

L. B. : J'ai essentiellement été élevé par ma mère avec une forte présence de ma grand-mère. Je suis également père d'une fille et d'un fils. C'est pourquoi je suis sensible à la place des femmes dans la société péruvienne à travers plusieurs générations. Mon attention repose sur la force de ma fille dans cette histoire de transmission qui la précède dans un pays où les personnes qui n'ont pas la peau blanche sont encore discriminées.

Dans la construction familiale du film nous pouvons constater que la mère est absente. La mère est finalement présente dans les traits culturels. Ainsi la présence de la mère est moins singulière qu'universelle.

C. L. : Comment avez-vous pu relever le défi de la retranscription de la cosmovision andine à travers les outils cinématographiques ?

L. B. : Il est important de dire que j'ai dû me tenir à distance de la communauté où je ne pouvais pas filmer. Mon propre regard est limité à ce que je peux percevoir. Le film parle de ma distance à partir de mon lieu d'énonciation. Ainsi, le film n'est pas descriptif mais transmet plutôt une évocation.



Diógenes
de Leonardo Barbuy La Torre
Fiction
80 minutes. Pérou, France,
Colombie, 2023.
Couleur
Langue originale : quechua

Avec : Jorge Pomacanchi,
Cleiner Yupa, Gisela Yupa
Scénario : Leonardo Barbuy
La Torre
Images : Mateo Guzmán
Montage : Juan Cañola
Musique : Leonardo Barbuy
Son : Omar Fareja, Alejandro

Wangeman, Mikael Kandelman
Directeur artistique : Rafael Polar
Costumes : Andrea Martorellet
Production : Dublin Films, Selva Cine
Production exécutive : Leonardo Barbuy La Torre, Illarii Orcocottoma Laura Mora, Mirlanda Torres
Distributeur (France) : Bobine Films